

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Jean FOLLONIER

Les fantômes, conte

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1946, tome 44, p. 207-211

© Abbaye de Saint-Maurice 2012

Les fantômes

Conte

Par l'aimable truchement de notre élève de Rhétorique, Oscar Gauye, son cousin, nous avons demandé à M. Jean Follonier de collaborer à nos « Echos ». Une agréable réponse nous parvint sans retard ainsi que le joli conte que nous publions aujourd'hui. Nous remercions de tout cœur le jeune écrivain valaisan auquel nous nous sommes adressé et lui souhaitons d'exploiter longtemps encore la source d'inspiration qui nous a valu, entre autres, l'excellent roman « La Nuit Mauvaise ».

(N. D. L. R.)

La nuit commence de poser ses grandes rayures noires dans les combes ; elle s'infiltré dans les aisselles de pierre, se coule dans les lacets du petit chemin qu'on suit. Plus haut, à la limite de pierre où s'arrête le monde, il y a encore un capuchon rose sur les cimes. Soit, on est dans le commencement de l'ombre. Le pied se pose encore aisément entre deux pierres, mais c'est en vain qu'on essaie de devancer la fuite du jour. Autour de soi, chaque creux de la terre vomit sa bouffée d'ombre, on est brusquement dans les ténèbres ; le pas hésite et tâtonne, le petit chemin, de plus en plus, se dérobe. On est dans un autre monde, le monde de la nuit.

Ainsi en montagne. On croyait atteindre, à la faveur des dernières clartés, la cabane protectrice. Déjà, on songeait à l'accueil de son vieux gardien, veillant là-haut comme une divinité de bronze ; on songeait à la boisson chaude qui retremperait vos forces ; on avait des pensées qui vous accompagnaient fidèlement. Et la nuit est venue ; on n'est plus un homme avec des projets ; on est seulement quelque chose de rien du tout enfermé dans la gueule noire des ombres ; on est un homme anxieux, que les pâles lueurs des étoiles guident à peine ; on est comme un qui a trop bu. L'œil guette les gros volumes sombres, immobiles autour de soi. Ne vont-ils pas s'animer et se rouler sur vous en cohorte de fantômes ?

On continue cependant d'aller, avec un léger pincement qui s'obstine dans le cœur, parce qu'on n'est plus un homme rassuré, comme de jour, quand les choses laissent tomber leur hostilité. Maintenant, on n'est rien, dans le noir d'encre, entouré de mille embûches invisibles. Où ira-t-on, dans ce désert ténébreux ?

Il y a dans une cuvette de la pente, brusquement, une grande chose noire, qui semble dormir. On entend du bruit, des pas qui râclent le sol pierreux. Les huttes de l'alpe sont devant soi. Les bêtes meuglent à l'intérieur. On pousse la porte, quelques hommes tournent la tête de votre côté, qu'éclaire la vive lueur d'une lampe à carbure. Ils vous regardent approcher.

— Tiens, à cette heure ! qu'ils disent quand ils vous ont reconnu.

Ce sont des hommes d'en bas dans la vallée, qui passent l'été ici, à veiller sur les petits troupeaux domestiques qu'on leur confie au début de juillet. Ils sont étonnés de vous voir. Ils vous posent mille questions sur en bas, vous gavent de bon lait crémeux.

Aucun danger ne peut plus m'atteindre, maintenant que j'ai retrouvé des hommes. Les peurs qui commençaient de se glisser sournoisement en moi ont brûlé à la flamme tellement chaude et fraternelle de cette lampe.

Baptiste s'est étendu de tout son long à côté de moi. Il a l'habitude de dormir sur la paille, au-dessus des bêtes qui ruminent et soupirent, lui, parce que, depuis longtemps, il est le maître berger du troupeau. C'est un lit qu'on ne voit pas en bas, quelques planches tout près du toit, soutenant la paille, et sur lesquelles on s'étend après y être parvenu en marchant à quatre pattes. En dessous, frôlant presque la cloison qui nous sépare d'elles, il y a les croupes moutonnantes des bêtes dont on perçoit les profondes respirations.

La paille possède des douceurs toutes maternelles, quand elle vous enveloppe de ses tiges aplaties. Je suis couché sur le dos, à regarder une parcelle d'étoile qui s'infiltré entre deux planchettes mal jointes du toit. Baptiste, à côté, dort. Je sens qu'il est libéré pour quelques heures de toutes ses craintes de la journée et qu'il plonge profondément dans le sommeil réparateur. Je ne peux

pas dormir ; je suis fatigué ; j'écoute le silence de toutes les choses autour de moi, le silence de la montagne se glisser entre les poutres mal jointes des huttes, les immenses battements d'ailes de la nuit, qui est redevenue belle avec la sécurité retrouvée. Des êtres invisibles me frôlent amicalement et me murmurent leurs confidences. Je n'ai peur de rien, malgré la nuit ; je ne suis pas seul ; le voisinage des bêtes qui ruminent et de Baptiste qui dort me tient une fraternelle compagnie.

Jusqu'à quelle heure avancée de la nuit ai-je ainsi somnolé, les yeux mi-clos, les pensées navigant sur les flots assagis des ombres ? Combien de temps ai-je dormi avant que le premier signe de la chose se produise ? J'ai fait un saut sur ma couchette, heurtant violemment les poutres du toit qui me meurtrirent le crâne. J'ai écouté. Un grand silence rame autour de moi. Que s'est-il passé ? Pourtant, j'ai bien entendu. Ce coup sec, tout près de moi, contre les planches, comment s'est-il produit ? Mais il n'y a plus rien, maintenant. Mal rassuré, avec des frissons qui me traversent les chairs, j'essaie de me rendormir. Le même coup revient avec une insistance redoublée, là, tout près de moi. Qu'est-ce ? Une pierre violemment lancée contre la paroi ? Non, ce n'est pas une pierre, je l'entendrais rouler sur le sol, et je n'entends que le coup...

Alors, je commence de m'inquiéter. Ce n'est pas encore la peur, mais quelque chose d'indéfinissable qui est entré en moi. Des pensées chevauchent dans ma tête, entraînant avec elles un cortège d'âmes en peine. Toutes les légendes qu'on me raconta dans mon enfance s'implantent dans mon souvenir ; elles ne sont plus seulement des légendes, je les sens prendre forme, se muscler, devenir réalité.

Un autre coup fut frappé contre les planches. J'ai senti alors mon souffle coupé et une sueur froide me baigner, je fus paralysé sur la paille, en proie à quelque chose de terrible, qui était peut-être la peur dans tout ce qu'elle comporte d'affreux, la peur froide qui entre jusqu'à la moelle des os, qui décompose l'âme, la peur de ce qu'on ne voit pas, mais qu'on sent à ses côtés, infiniment plus fort que soi. Les ombres, autour de moi, ont commencé de s'animer, de se dépouiller. Ce ne sont plus

des ombres, mais des êtres en noir, des squelettes ricannants, des crânes aux orbites creuses, des doigts décharnés et froids qui me serrent. Le silence est devenu plein de rires et de mystérieuses paroles. Et pourtant, je ne rêve pas ; j'entends les battements de mon cœur qui empliraient le monde. Ces coups, qui reviennent à une cadence intermittente, quel avertissement veulent-ils me donner ? Que je suis au milieu d'une cohorte de trépassés ? Que mon heure est bientôt venue de les rejoindre ? Ces huttes seraient donc hantées, comme on me le répéta assez souvent autrefois ? Je ne sais plus rien, je suis incapable de répondre à toutes ces questions qui brillent en moi de leur éclat phosphorescent.

Quelle heure est-il ? Est-ce que le fractionnement du temps existe encore ? Une éternité ne s'est-elle pas écoulée depuis que je me suis étendu à côté de Baptiste ? Est-ce que Baptiste n'entend rien ?

Deux coups précipités ont arrêté ma respiration. J'ai cru mourir. J'ai pris mon voisin Baptiste dans mes mains, j'ai serré violemment ses bras, je l'ai secoué longuement. Il a poussé un grognement.

— Tu entends ? Il y a des revenants...

Toute ma frayeur était contenue dans chaque syllabe que je faisais jaillir dans l'ombre. Mes membres tremblaient, dégoulinants de sueur glacée.

— Tu entends ? ai-je encore demandé à Baptiste.

— Laisse-moi dormir, grommela-t-il.

Il se retourna de l'autre côté et je l'entendis ronfler plus profondément.

Alors, j'eus la certitude que c'était fini pour moi, que je n'avais plus un geste à faire pour me défendre ; d'un moment à l'autre je ne serai plus de ce monde. Encore un coup. Je sens que je vais devenir fou. Si seulement je pouvais crier, appeler au secours les autres hommes qui dorment au-dessus de la cuisine. Mais je suis immobile, la gorge serrée dans l'étau de la peur, incapable de bouger un membre, j'ai froid, je transpire, je regarde l'ombre avec des yeux qui doivent contenir toute l'épouvante du monde. Des images macabres défilent devant moi, la mort fait siffler l'acier de sa faux à mon oreille. Je préférerais mourir.

Les ronflements de Baptiste m'exaspèrent. Je voudrais le secouer encore plus fortement, pour lui faire entendre ce que j'entends. Mais je ne peux pas, je ne suis plus qu'une pauvre chose rivée sur place, une pauvre chose qui a peur. Mon cœur bat une chamade désordonnée, puis s'arrête, repart plus follement encore. Quand sera-ce donc fini ? Est-ce que ça finira ?

La nuit prit les dimensions de l'éternité. Je sentais chaque seconde s'écouler avec une désespérante lenteur. Les coups revenaient, plus ou moins espacés, pénétraient au plus profond de moi-même, des mains invisibles me serraient à la gorge. Je n'étais plus qu'un pauvre être décomposé par l'épouvante.

Au premier filet de l'aube qui coula dans la hutte, je fus debout. Revoir les choses à leur juste place m'apaisa. Mais le souvenir des heures à peine écoulées ne me quittera plus.

Quand Baptiste se leva, il a dû remarquer la pâleur de mon visage.

— Tu as mal dormi ? qu'il me demanda en riant.

Ces bruits que j'ai entendus, m'expliqua-t-il, ce sont les vaches qui, comme tous les soirs, assèment de violents coups de queue contre la cloison de planches...

Jean FOLLONIER